

DANSE AU VIVAT

Boléros : d'un duo corps à corps aux multiples variations musicales et dansées

Qui n'a pas dans l'oreille LE Boléro de Ravel ? Cette musique de ballet, créée en 1928, tombée dans le domaine public en Europe en 2008 (sauf en France où il faut attendre 2016), a aiguisé l'imagination de nombreux chefs d'orchestre et de chorégraphes. Samedi soir, Odile Duboc a donné sa version du Boléro, puis Raimund Hoghe, des boléros. Avec des interprètes de talent, cette soirée, prolongée d'une rencontre avec le public, autour du boléro (lire ci-dessous), restera dans les annales du Vivat. « Quelle force ! Et pourtant tout est dans l'abandon », entendait-on au sortir du duo de Boris Charmatz et d'Emmanuelle Huynh. Le grand salon de l'hôtel de ville s'est avéré, une fois de plus, une très belle salle de danse au doux parquet où la public limité à 80 personnes est tout près des danseurs. Yeux clos, Boris Charmatz, pénétré de la musique du Boléro, dans l'interprétation si émouvante de Célibidache, a imposé sa présence toute en souplesse, force et déséquilibre maîtrisé, jouant avec Emmanuelle Huynh le contrepoint permanent et fluide des corps. Enlacements, au bord de la rupture, corps à corps en torsion et fusion accompagnent cette musique obsédante qui va crescendo, comme

la lumière des deux projecteurs, jusqu'au grand accord dissonnant final. « Quand il s'achève dans la violence, le silence qui s'ensuit est terrible pour les survivants étourdis », commente Le Clézio dans La Ritournelle de la Faim. C'est un peu ce que l'on ressent à la fin de la seconde partie de Boléro Variations, la pièce de Raimund Hoghe. Clairement associée à la mort, à l'extermination, à la guerre, la musique du Boléro sert de chant funèbre à une chorégraphie où les petits tas de graines colorées répondent aux dos allongés - sur une tonalité de do majeur - puis tournant, invariablement comme le rythme et le tempo, de façon répétitive comme la mélodie. Seuls éléments de variation, le corps de chacun et les évolutions individuelles des danseurs font écho à la suite de solos instrumentaux. Avant le final qui les réunit dans la danse à genoux sur soi-même en rond, chacun interprète son Boléro, comme la flûte, la clarinette, le hautbois, la trompette, le cor, les violons, le saxophone, le basson, le trombone entrent en scène dans l'orchestre. Cette individualité aigüe offre au spectateur des visions très différentes et concomitantes, le renvoyant à sa propre écoute. La première partie a

donné la part belle aux boléros, ces musiques d'Amérique latine assez maniérées où la poudre et la gomina étaient de rigueur. Passer de Besame Mucho au Boléro de Ravel est un grand écart qui fait de cette pièce, minimaliste comme toujours (un accessoire ou un geste évoque toute une oeuvre ou un interprète), de Raimund Hoghe, une sorte de revue, en forme de clin d'oeil, de plusieurs boléros et de leurs interprètes, de Luis Mariano à Maïa Plissetskaïa, de Benny Goodman à Tino Rossi. L'Andalousie teintée de Mexique s'incarne parfaitement dans Ornella Balestra, seule danseuse du ballet. Des voix s'invitent, celles de Maria Callas (sur Verdi), Chavela Vargas, Doris Day, au sein de cette pièce si humaine, orchestrée de main de maître.

CATHERINE QUÉTELARD